

Temple du Bas - culte du 5 novembre 2017 – prédication P. Bühler

Textes bibliques

1 Co 9,1a + 19-23

Ne suis-je pas libre? [...] Oui, libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous, pour en gagner le plus grand nombre. J'ai été avec les Juifs comme un Juif, pour gagner les Juifs, avec ceux qui sont assujettis à la loi, comme si je l'étais – alors que moi-même je ne le suis pas –, pour gagner ceux qui sont assujettis à la loi; avec ceux qui sont sans loi, comme si j'étais sans loi – alors que je ne suis pas sans loi de Dieu, puisque Christ est ma loi –, pour gagner ceux qui sont sans loi. J'ai partagé la faiblesse des faibles, pour gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous pour en sauver sûrement quelques-uns. Et tout cela, je le fais à cause de l'Évangile, afin d'y avoir part.

Marc 10, 42-45

Jésus les appela et leur dit: « Vous le savez, ceux qu'on regarde comme les chefs des nations les tiennent sous leur pouvoir et les grands sous leur domination. Il n'en est pas ainsi parmi vous. Au contraire, si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude.

Intervenants :

Claire Humbert (CH)

Jocelyne Mussard (JM)

Bernard Rüedi (BR)

Daniel Schulthess (DS)

Chères sœurs, chers frères en Jésus-Christ,

Dans le livret qui vous a été distribué ce matin, vous avez vu qu'on peut aller au culte avec un masque, pour cacher ses sentiments et ressentiments, ses aigreurs, son ennui, peut-être, derrière un sourire artificiel. Eh bien, j'espère que, ce matin, pour ce culte du dimanche de la Réformation, vous êtes venus sans masques, sans faux-semblants, car l'apôtre Paul veut nous interpeller : « Ne suis-je pas libre ? » Question décisive, que nous devons tous nous poser et que nous n'avons jamais fini de nous poser : « Ne suis-je pas libre ? » Seize siècles plus tard, alors qu'il est sous la menace d'une excommunication, Martin Luther va poser la même question « Ne suis-je pas libre ? ». Et pour essayer une ultime fois de convaincre le pape du bien-fondé de sa position, il envoie à Rome un petit traité intitulé *De la liberté du*

chrétien, dans lequel le texte de Paul lu tout à l'heure joue un rôle primordial. Et ce lien entre Réforme et liberté est bien illustré aussi par le dessin que vous avez là, en grand : Calvin en statue de la liberté, avec la Bible dans une main et la torche de la liberté dans l'autre.

Intervention JM : *Eh, Pierre ! Excuse-moi de t'interrompre ! N'est-ce pas un peu se payer de mots, quand on parle de l'apôtre Paul comme d'un apôtre de la liberté ? Il n'est pas très libre, quand même, engoncé qu'il est dans ses principes rigides, moralisateur, homophobe et misogyne !*

Intervention BR : *Oui, je suis tout à fait d'accord ! Et les Réformateurs aussi, c'est bien beau de les faire passer pour des héros de la liberté ! On oublie combien Luther s'est empêtré dans les problèmes avec les paysans, les Juifs, etc. Et Zwingli qui fait noyer les anabaptistes dans la Limmat. Et Calvin, tout de même, qui veut toujours faire de l'ordre et tout contrôler. D'ailleurs, vous avez vu, sur le dessin dans le dépliant du culte : c'est lui qui dit : « Un disciple, c'est discipliné ! » Ce n'est pas vraiment libre, ça !*

OK, OK, vous avez sans doute raison ! Il ne s'agit pas de les idéaliser ! Ce sont des humains, avec leurs forces et leurs faiblesses, leurs zones lumineuses et leurs zones d'ombre. Et je sais qu'ils se sont pris les pieds dans bien des obstacles. Et chez Calvin, on se demande si l'une des mains savait toujours ce que faisait l'autre... Mais l'insistance sur la liberté est tout de même frappante, et cela pose la question de savoir de quelle liberté il s'agit. Ce n'est certainement pas la liberté de celui qui estime qu'il peut faire tout ce qu'il veut, la liberté de pouvoir disposer de toutes choses à sa guise. Ce n'est pas la liberté de pouvoir réussir, de se réaliser soi-même, dans sa carrière, sa famille, ses engagements, caritatifs, politiques ou autres. Ce n'est pas non plus cette liberté, assez répandue de nos jours, qui consisterait à se retirer dans son chez soi, loin des soucis du monde. J'ai reçu récemment un catalogue typique de notre temps, un « catalogue cocooning » où la liberté, c'était d'aménager son chez soi en un havre de bien-être ! Non, pour l'apôtre Paul et pour les Réformateurs, la liberté, c'est d'abord une relation de confiance qui s'établit avec Dieu. C'est parce que Dieu s'est approché de nous les humains en Jésus-Christ que nous sommes libérés. La liberté nous est donnée par Dieu.

Intervention DS : *Excuse-moi, Pierre, mais Dieu et notre liberté, cela ne va pas ensemble. Aussitôt que Dieu est, le tout-puissant, l'infini, l'origine, c'en est fait de notre liberté. C'est alors Dieu qui fixe toutes choses. Nous, nous devenons ses marionnettes ! Comme disait Jean-Paul Sartre: il n'y a de liberté pour moi, que si je suis sans Dieu.*

Je crois que c'est une fausse conception de Dieu, quand on oppose Dieu et la liberté. Le message chrétien, c'est justement que Dieu est la source de notre liberté.

Reprenons le dessin de Barrigue : « Ce qui est bien avec Dieu, c'est qu'il est toujours libre ! » Ce Dieu-là, ce n'est pas celui qui nous domine et nous restreint. C'est celui qui est libre pour recevoir nos appels, qui nous accueille, qui nous accepte tels que nous sommes. Et c'est là justement la source de la liberté : nous ne devons pas nous faire valoir devant lui, par tout ce que nous accomplissons dans nos vies. En Jésus-Christ, Dieu nous reconnaît dans ce que nous sommes, et la foi consiste justement à recevoir ce don et à le laisser agir dans nos vies. Croire, c'est d'abord être réceptif à l'égard de cette parole d'accueil de Dieu.

Intervention CH : *Mais, tout de même, cela ne saurait suffire ! Cela voudrait dire que nous pourrions devenir totalement passifs, et que nous n'aurions plus rien à faire ? Que nous pourrions nous tourner les pouces, pendant que Dieu fait tout pour nous ?*

Non, bien sûr : le fait qu'on reçoit la liberté de Dieu ne nous délie pas de notre responsabilité, de la tâche d'accomplir nos devoirs, et donc de faire ce que nous avons à faire, ce qu'on appelle en langage traditionnel les œuvres. Mais cela nous permet justement de faire ces œuvres en toute liberté et en toute responsabilité. En effet, si nous les faisons en nous souciant de savoir en quoi elles pourraient aussi nous être utiles, si nous les faisons en pensant en même temps qu'elles peuvent contribuer à mon salut, à mon honneur, à ma bonne conscience, ces œuvres ne sont déjà plus bonnes, parce qu'elles ne sont pas désintéressées. C'est ce que Luther appelait un « faux additif », qui était aussi celui des indulgences : faire des bonnes œuvres, mais pour y acquérir quelque chose nous-mêmes, pour plaire à Dieu. Ou aujourd'hui : pour nous faire du bien, pour nous plaire à nous-mêmes. On fait des œuvres pour le bien d'autrui, pour le bien du monde, et non pas pour se faire plaisir.

Intervention JM : *En somme, c'est bien ce que le grand dessin d'Albert de Pury là veut insinuer : la liberté chrétienne, c'est que « tout est permis, à condition que cela ne fasse pas plaisir »...*

Ce qu'il faudrait dire, peut-être, c'est que ce n'est pas sans plaisir, mais que c'est *un autre plaisir* : celui de ne plus avoir à me soucier de moi-même, et donc de pouvoir être pleinement au service des autres, d'aller à leur rencontre, de les accueillir, comme j'ai été moi-même accueilli par Dieu. Et c'est alors une joie d'être ainsi au service. Ce grand renversement est bien exprimé dans le texte de l'évangile de Marc : « Si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. » Cela vaut aussi pour notre compréhension des ministères, dans l'Église, mais aussi dans la politique. Ce sont bien des *ministères*, et non pas des *magistères* qui

pourraient justifier qu'on aille au lit avec l'armure du Seigneur... ! Les ministères sont, eux aussi, des services, librement accomplis, sans devenir des dominations magistérielles.

Interruption DS : *Oui, Pierre, c'est beau, ce que tu dis. Mais comment peut-on le comprendre? Il y a un moment, tu as souligné que la liberté, c'était tout recevoir de Dieu. Maintenant tu ajoutes: cette liberté, c'est se mettre au service de tous. "Recevoir tout" et "servir tous", c'est une contradiction, non?*

Peut-être pas une contradiction, mais un paradoxe, certes, qui est le paradoxe de l'existence croyante. Dans son petit traité adressé au pape, Luther l'a exprimé en formulant dès le départ deux thèses qui font le contenu de son livre : « Un chrétien est un libre seigneur sur tout et n'est soumis à personne. Un chrétien est un esclave asservi en tout et est soumis à tous. » Il en va de même chez Paul dans notre texte : « Oui, libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous. » Nous pourrions dire : libéré *par* la foi en Dieu de son souci de soi, le croyant est libéré *pour* le service d'autrui. Et c'est ainsi que l'apôtre Paul peut « se faire tout à tous » : avec les Juifs comme s'il était un Juif, assujetti à la loi ; avec les Grecs, comme s'il était un Grec, sans loi révélée. Nous pourrions dire aujourd'hui : avec ceux du haut, comme si j'étais du haut ; avec ceux du bas, comme si j'étais du bas ; avec les croyants fervents, comme si j'étais un fervent ; avec les indifférents, comme si j'étais un indifférent ; avec les athées, comme si j'étais un athée ; avec les croyants non pratiquants, comme si j'étais non pratiquant ; avec les gens de la rue, comme si j'étais de la rue ; avec les requérants d'asile, comme si j'étais un requérant d'asile. Je vais à la rencontre de tous, en m'efforçant de les comprendre, de les accueillir de manière désintéressée.

Intervention CH : *De manière désintéressée ? Paul est-il vraiment aussi désintéressé que ça dans ce passage ? N'est-il pas basement tactique ? C'est toujours pour gagner des adeptes qu'il se fait tout à tous ! C'est quand même très intéressé, non ? Cette tactique de succès est-elle compatible avec la liberté ?*

Ils ne me laissent rien passer, hein, mes contradicteurs ! Oui, j'en conviens, le verbe « gagner » me gêne aussi. On a l'impression de devoir compter ses convertis, comme dans une campagne d'évangélisation... J'aimerais essayer de l'interpréter autrement. Sans trop vouloir *gagner des adeptes* à tout prix, nous sommes d'abord appelés à être des *témoins convainçants* dans le monde. Des témoins de la promesse divine d'accueil telle qu'elle se dit dans l'Évangile. Paul le dit aussi dans le dernier verset : « tout cela, je le fais à cause de l'Évangile, afin d'y avoir part », littéralement : « afin d'être en communion avec lui ».

Intervention BR : *Mais finalement, je ne sais plus très bien : qu'est-ce que tout cela a à faire avec notre dimanche de la Réformation, et avec le jubilé des 500 ans de la publication des 95 thèses de Luther ?*

Luther a voulu être un témoin convaincant à Wittenberg, en contestant le trafic des indulgences. « Témoin convaincant, c'est le sens premier de « protestant », si l'on retourne à la racine latine : *protestari*, cela veut dire « témoigner en faveur de... ». Protester, c'est être témoin, en paroles et en actes, dans la proclamation et dans la diaconie, de la bonne nouvelle de l'accueil de Dieu, dans un monde qui est en crise d'accueil, qui est plus un monde d'exclusion que d'intégration.

C'est ce que la Réforme a exprimé avec l'idée du sacerdoce universel des croyants : tous prêtres, parce que tous témoins. Ce principe fondamental du témoignage n'est pas réservé aux seuls protestants. Il constitue la tâche de tous les croyants, dans toutes les Églises, et il est donc œcuménique. Il vaut pour tous les temps, et c'est pourquoi, si c'est aujourd'hui la cérémonie de clôture du jubilé de la Réforme, ce n'est pas la clôture de notre tâche de témoignage ! C'est ce que l'Église réformée a voulu marquer en s'appelant *semper reformanda*, « toujours à réformer ».

Nous sommes petits, nous sommes des serviteurs, des esclaves. Mais c'est une grande promesse que nous portons dans le monde. C'est un peu comme dans ce dessin du livret où l'on voit un petit prisonnier avec une petite bougie, mais l'ombre qu'il projette au mur derrière lui, c'est une grande statue de la liberté, avec sa torche de feu. Cette ombre, c'est la promesse divine qui nous accompagne chaque jour et dont nous sommes les humbles témoins.

Je devrais maintenant, comme il se doit, dire *Amen*. Mais c'est une formule liturgique que nous disons souvent sans savoir exactement ce qu'elle signifie. La formule *Amen*, transmise de génération en génération, c'est la version araméenne du verbe hébreu *aman*, qui veut dire « se confier à..., s'en remettre à... ». C'est le sens fondamental de la foi en tant que confiance. Et ce qui constitue la base de cette confiance, ce qui est fiable et ce sur quoi on s'appuie, c'est, de la même racine hébraïque, *ämät*, « la vérité ». C'est pourquoi, lorsque Jésus dit « Amen », les Bibles traduisent en règle générale par « en vérité ».

Dire *Amen*, c'est donc dire : « Oui, cela est vrai, cela nous soutient, nous le croyons. »

Ainsi, avec tous les croyants de toutes les Églises, en communion avec l'Évangile, nous allons dire l'*Amen* tous ensemble. Je vous invite à vous lever, à vous donner la main et à dire d'une seule voix : « Cela est vrai, cela nous soutient, nous le croyons. » *Amen*.